

**COMPTE RENDU par Louis Moreau de Bellaing,  
Revue *Le Détour Europes*, 2003, p. 220-221.**

**Christelle Violette-Bajard, *Visages de la pauvreté, Don alimentaire et précarité urbaine*, Lyon, Chronique sociale, coll. L'Essentiel, comprendre les personnes, 2000.**

Nouveau, ce livre l'est : d'abord parce qu'il apporte le langage des pauvres et des misérables, leurs manières d'être, de faire, d'exister (dans une conjoncture donnée : le moment du repas), ensuite parce qu'il parvient à faire l'histoire du don alimentaire, ce qui n'avait pas été fait jusqu'à aujourd'hui.

L'auteur divise son livre en deux parties, la partie de terrain, ethnographique, où l'ethnologue qu'elle est a recueilli pendant trois ans, bribes par bribes, les minuscules éléments qui lui ont permis de connaître les personnes et le groupe. Le terrain ce fut la « Soupe Saint-Eustache », soupe d'hiver en plein cœur de Paris, où pauvres et misérables peuvent venir le soir, pour recevoir une soupe, des gâteaux, voire des aliments comme les raviolis, etc. La deuxième partie du livre est le terrain documentaire, où l'auteur devient historienne, s'appuyant sur des ouvrages et des archives guère exploités jusqu'à maintenant, pour retracer ce que fut et ce que devient le don alimentaire.

L'ouvrage est donc à la fois anthropologique et historique. C'est incontestablement l'un des meilleurs publiés sur la pauvreté ces dernières années. Car, si nous savons, grâce aux historiens (Sassier, Mollat, etc.) beaucoup sur la pauvreté, nous savons peu sur les pauvres (dont les misérables ne sont pas, le plus souvent, distingués). Or c'est d'une population que nous parle Christelle Violette-Bajard et, dans sa partie historique, c'est du point de vue des pauvres qu'elle nous parle et non de celui de l'Eglise ou de l'administration monarchique ou, plus tard, républicaine. La valeur du livre vient donc de cette écoute du pauvre et de l'interprétation quelle provoque chez l'auteur.

D'abord, pour Christelle Violette-Bajard, la pauvreté est toujours un excès, elle est toujours au-delà de ce que peuvent vivre des groupes et des individus humains. Mais elle a néanmoins une fonction dans les sociétés d'autrefois et dans celles modernes. L'auteur ne parle pas de « bouc émissaire » comme le fait René Girard, mais elle montre que la stigmatisation, la mise à l'écart des pauvres assurent par exemple aux bénévoles de la Soupe Saint-Eustache leur statut « hors » les rassurent en quelque sorte sur eux-mêmes. De même, la pauvreté historique, si elle est magnifiée par l'Eglise : le pauvre c'est le Christ, n'en demeure pas moins ambiguë, parce qu'il y a le bon et le mauvais pauvre. Le commencement de la vérité de la pauvreté - et Christelle Violette-Bajard le dit dans sa conclusion -, on le trouve dans le sacrifice. Les sociétés d'avant la Révolution sacrifiaient en quelque sorte le pauvre (le bon pauvre) à Dieu, tout en l'aidant dans la mesure du possible. Les sociétés modernes sacrifient les pauvres à elles-mêmes, à leurs groupes et individus, pour se reconnaître, pour mesurer humainement leur existence.

Tant que la question du sacrifice n'aura pas été posée sociologiquement du point de vue de la victime, la pauvreté et la misère dureront dans des proportions incompatibles avec les principes, ceux des droits, qui sont les nôtres.